



INTRODUCTION

PIERRE SICARD

Université de Picardie Jules-Verne (Amiens)

La notion de crise est bien antérieure au XX^e siècle, comme nous le rappelle opportunément Élisabeth Durot-Boucé. Pourtant, la profondeur de la grande dépression des années 1930 a frappé les esprits par l'ampleur de ses répercussions. Une panique financière a plongé les États-Unis dans une période de récession économique sévère et durable. L'Europe, principalement, a été entraînée dans ce sillage conduisant à une forte contraction des échanges internationaux. La misère du grand nombre au cours de cette décennie troublée s'est également traduite par une crise des institutions politiques de part et d'autre de l'Atlantique.

La crise qui s'éternise aujourd'hui—aucune issue ne semble se dessiner en Europe ou aux États-Unis—soulève des interrogations comparables. Les États-providence ont, il est vrai, installé un filet de sécurité mais ses mailles se font plus lâches à mesure que se creusent les déficits publics et que s'enflent les dettes nationales. Pour les libéraux, ceci ne peut qu'ajouter au discrédit dont souffre un État omniprésent et omnipotent. Les cures d'austérité ne semblent pourtant pas plus apporter les remèdes attendus. Désarroi ou colère suscitent des réactions de rejet tandis que les États privés de repères idéologiques ou conceptuels apparaissent tout aussi désemparés dans leur recherche de moyens garantissant une sortie de crise.

Ce numéro s'est donné pour objet de confronter des perspectives différentes sur cette notion centrale en faisant porter l'examen sur les deux principaux pays anglo-saxons, des années 1930 à ce début du XXI^e siècle avec une incursion à l'époque des Lumières. Au questionnement que cette crise prolongée a fait naître dans les domaines économiques, sociaux et politiques en Grande-Bretagne et aux États-Unis, s'ajoute la contribution qu'apportent littérature et cinéma à l'analyse des phénomènes complexes qui la caractérisent. Deux axes sont privilégiés : la crise dans sa dimension de

remise en cause brutale des certitudes individuelles et collectives ; la crise par les bouleversements qu'elle induit dans l'écoulement habituel du temps.

Frédérique Spill et Élisabeth Durot-Boucé rappellent la double étymologie du terme : celle de moment critique, parfois paroxystique ; celle de l'exigence de jugement que comporte sa survenue brutale. Sophie Loussouarn analyse les conséquences de l'alourdissement considérable de la dette britannique (publique et privée) sur les orientations de la nouvelle équipe conservatrice-libérale. La priorité absolue donnée à sa réduction a entraîné une série de mesures impopulaires dictées semble-t-il par les marchés financiers. Le redressement des comptes publics, l'investissement dans des secteurs où le Royaume-Uni dispose de réels atouts, la préservation de la puissance de la City et le refus de l'approche intégrationniste de l'Union Européenne tracent peut-être les voies d'un renouveau au-delà des sacrifices qu'il est nécessaire de consentir.

Le problème, souligne cependant David Haigron, réside dans le manque de confiance qu'éprouvent nombre de Britanniques à l'égard de la stratégie adoptée (va-t-elle vraiment dans le sens de l'intérêt général?) comme à l'égard de leurs gouvernants (une perte de confiance entretenue par une série de scandales). D'où une crise de légitimité que traversent les partis politiques britanniques et la réflexion qu'ils ont entreprise afin de convaincre le citoyen que le système institutionnel n'est pas atteint de dysfonctionnements rédhibitoires. La culpabilité de la crise aux États-Unis est plus directement imputée aux excès spéculatifs de Wall Street et à l'idéologie libérale de George W. Bush aboutissant à une redistribution très inégalitaire du revenu national. Le mouvement *Occupy Wall Street* s'inscrit résolument en marge des deux grands partis également récusés, montre Pierre Sicard. C'est par la mobilisation de la société civile, démarche assez traditionnelle sur des questions d'intérêt national aux États-Unis, qu'une issue pourra être trouvée à la crise. Si le mouvement n'a pas défini de stratégie claire (risque ou pari lié à sa nature), il n'en a pas moins infléchi le discours politique dans un contexte électoral difficile pour le Parti démocrate.

Cinéma et science-fiction apportent un éclairage complémentaire. Céline Mansanti et Stephan Kraitsowits ont choisi la période des années 1930, celle de la grande crise mais aussi celle des bouleversements politiques provoqués par cette dernière et du sentiment de montée des périls. Dans le cinéma qui opte pour des scénarios de fin du monde, Céline Mansanti nous explique que cette catastrophe n'est pas uniquement vécue sur le mode de la crise ultime. La destruction d'un monde ancien, chaotique, corrompu précède l'avènement d'un monde nouveau, meilleur parce que débarrassé

des tares du premier ; l'Amérique, à l'issue de ces épreuves, pourra renaître à ses principes fondateurs. La science-fiction de la même époque pour Stephan Kraitsowits apparaît paradoxalement plus ambiguë : l'avenir peut susciter des frayeurs car ces mondes nouveaux dans lesquels le lecteur est invité à se projeter présentent des menaces potentielles. Mais les progrès de la science permettent d'envisager des réponses dynamiques au défi de la crise et de concevoir un quotidien pénible comme une simple étape. L'Amérique sortira victorieuse à l'image des héros glorifiés par une littérature qui se fait volontiers propagandiste.

Cette projection dans un avenir prometteur, une fois la crise dépassée, nous amènent à considérer le traitement du temps en situation de crise. Il apparaît essentiellement linéaire à ceux qui en vivent les effets : l'entrée en crise est marquée par des événements dramatiques et chacun espère une issue aussi rapide que possible. Les crises cependant s'inscrivent dans des cycles pour les économistes comme pour les politologues. Pour les derniers, ces cycles sont liés aux échéances électorales. David Haigron décrit la façon dont les partis britanniques se positionnent face à un électeur perçu comme étant dangereusement désabusé. Sophie Loussouarn nous montre que le tandem Cameron-Clegg, par sa détermination affichée à promouvoir le désendettement de la Grande-Bretagne et à protéger ses intérêts face à ceux de ses partenaires européens, prépare un bilan qui viendra clore son premier cycle aux affaires. Pierre Sicard souligne les difficultés prévisibles auxquelles s'expose le mouvement *Occupy Wall Street* dans sa tentative de transcender les calculs inhérents aux contraintes électorales.

L'œuvre littéraire offre d'autres traitements du temps de la crise. L'auteur peut en effet décider de se porter dans un avenir où les problèmes dans lesquels ses contemporains se débattent seront résolus puisque la science est capable de progrès tels que ce scénario paraît parfaitement plausible voire même logique, propose Stephan Kraitsowits. L'auteur peut également choisir de dépasser l'instant critique, celui du déclenchement et des origines de la crise auxquels économistes ou politologues s'attachent généralement, pour se concentrer sur ses conséquences. Le tableau que dresse Cormac McCarthy dans son dernier roman, *The Road*, est d'une extrême noirceur, insiste Frédérique Spill. La crise a produit une disjonction brutale entre passé et présent. Cette asymétrie entre une Amérique prospère (que symbolise sur le mode de la dérision une cannette de Coca-Cola) et un *no man's land* où errent quelques survivants est traitée par l'évocation de souvenirs qui s'effacent dans la mémoire d'un père assurant (avant sa disparition) le lien avec le passé—un lien qui perdure en même temps qu'il s'amenuise irrémédiablement dans la récurrence de la comparaison dans le

roman. Un fil rouge, bien tenu, court cependant entre ce père et ce fils en quête de nourriture dans un univers dévasté et les premiers explorateurs du continent ; cette terrible inversion constitue une autre perspective sur la crise : aux promesses de l'aube succède une Amérique crépusculaire, dépeinte dans une écriture qui orchestre ses propres crises. Ian McEwan, nous explique Marie Laniel, fait au contraire porter le regard sur l'instant du basculement dans la crise. Il efface tous les repères chronologiques en étirant indéfiniment le temps présent—celui de l'instant critique—car celui-ci permet de mettre à nu les traits profonds du personnage qui se trouve brutalement précipité dans ce maelström. Passé et futur ne disparaissent pas : ils se télescopent dans un présent d'une grande intensité grâce au recours à l'analepse et à la prolepse. Le traitement du temps de la crise devient ainsi un ressort dramatique essentiel dans l'œuvre de McEwan.

À l'époque des Lumières, le sentiment de crise autorise une subversion des interdits d'un monde appelé à disparaître. Pour Élisabeth Durot-Boucé, la figure centrale est celle du naufrage qui constitue un mode de passage d'un monde de bonheur insouciant à un monde nouveau qui peut être synonyme de renaissance. Mais le roman caractéristique de cette époque, notamment le roman gothique, ne parvient pas à évacuer un passé dont le poids reste écrasant. Élisabeth Durot-Boucé note que la prolifération des spectres et des revenants est bien « le miroir des angoisses d'une Europe » face aux bouleversements scientifiques, politiques et sociaux qu'elle connaît.

Ces contributions nous invitent donc à un autre regard sur la crise. Elle ne saurait être comprise comme un simple moment dans les vicissitudes de l'aventure humaine. La crise peut en effet devenir « une transition sans fin », un temps « indépassable », écrit Marie Laniel. Elle peut également nous contraindre à revenir sur des certitudes parfois à l'origine de sa survenue.